



HAL
open science

Compte rendu de A. Biersack, ed, *Papuan Borderlands. Huli, Duna and Ipili Perspectives on the Papua New Guinea Highlands*, Ann Arbor: The University of Michigan Press (1995)

Pascale Bonnemère

► To cite this version:

Pascale Bonnemère. Compte rendu de A. Biersack, ed, *Papuan Borderlands. Huli, Duna and Ipili Perspectives on the Papua New Guinea Highlands*, Ann Arbor: The University of Michigan Press (1995). *L'Homme - Revue française d'anthropologie*, 1997, 144, pp.217-219. hal-01648289

HAL Id: hal-01648289

<https://hal.science/hal-01648289>

Submitted on 25 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

A. Biersack, ed., Papuan Borderlands. Huli, Duna, and Ipili
Perspectives on the Papua New Guinea Highlands

In: L'Homme, 1997, tome 37 n°144. pp. 217-219.

Citer ce document / Cite this document :

Bonnemère Pascale. A. Biersack, ed., Papuan Borderlands. Huli, Duna, and Ipili Perspectives on the Papua New Guinea Highlands. In: L'Homme, 1997, tome 37 n°144. pp. 217-219.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hom_0439-4216_1997_num_37_144_370401

contraire de nations sans États, de peuples aspirant légitimement à recouvrer leur souveraineté. Ici les auteurs divergent, l'expérience du terrain conduisant à des interprétations fort différentes. Faut-il considérer comme un nationalisme régionaliste toute forme de résistance à l'État ? Plus que le signe d'un refus de l'État ou d'une résistance culturelle, les tiraillements entre le local et l'étatique ne sont-ils pas la preuve que les intérêts particuliers, l'individualisme et le clientélisme ne sont pas étrangers à la Mélanésie ? Si la nation est avant tout un récit, une histoire, c'est précisément en restituant celle-ci avec tous ses détails, en montrant les différentes étapes de sa construction qu'on contournera le mieux toute définition essentialiste et normative. C'est sur cette voie que, par l'ampleur des questions posées et la diversité des interprétations, nous engage la lecture de cet ouvrage.

Éric Wittersheim
EHESS, Paris

-
1. Développé notamment par Clifford GEERTZ dans *Old Societies and New States*, ouvrage collectif publié en 1963 (London, Free Press of Glencoe).

Aletta BIRSACK, ed., *Papuan Borderlands. Huli, Duna, and Ipili Perspectives on the Papua New Guinea Highlands*. Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1995, xiv + 440 p., index, ill., tabl.

Cet ouvrage rassemble les actes du colloque « New Perspectives on the Papua New Guinea Highlands : An Interdisciplinary Conference on the Huli, Duna, and Ipili Peoples » qui s'est tenu en 1991 à Canberra. Comme l'indique son titre, et bien que la majorité des participants soient des ethnologues, ce colloque se voulait une contribution interdisciplinaire à la connaissance d'une région occupée par trois groupes ethniques. De tous temps, les Huli, les Duna et les Ipili ont entretenu d'intenses relations — matrimoniales, rituelles et d'échanges — qui ont engendré des formes d'organisation sociale, des systèmes mythologiques et rituels où l'emprunt et le syncrétisme jouent un rôle prépondérant, si bien que replacer dans une perspective régionale les données ethnographiques dont chacun dispose revêt une importance capitale pour les spécialistes. De ce point de vue, l'initiative d'Aletta Biersack mérite d'être saluée, même si les contributeurs du volume n'ont pas tous joué le jeu. En effet, si certains ont résolument opté pour une démarche comparative (Robert Glasse, Andrew Strathern), d'autres n'ont guère cherché à sortir de leur cadre monographique habituel (Bryan J. Allen, Nicholas Modjeska, Jeffrey Clark et Jenny Hughes), ou n'ont envisagé la dimension régionale qu'à un niveau encore programmatique (Lawrence R. Goldman et, dans une moindre mesure, Gabriele Stürzenhofecker).

L'ouvrage se divise en quatre sections dont trois suivent un découpage classique en anthropologie (mythes et rituels, organisation sociale, *gender*). Quant à la dernière section, elle traite des conséquences de la découverte de la mine d'or du mont Kare, dans les années 80, sur les relations entre Huli et Ipili. Notons que plusieurs contributions s'ancrent dans des débats majeurs de l'anthropologie des hautes terres de la Nouvelle-Guinée concernant notamment la relation entre l'idéologie de la filiation et le processus de formation des groupes

locaux (B. J. Allen, Paul B. Wohlt), et la nature des rapports entre les sexes (N. Modjeska, A. Biersack).

La moitié des textes portent sur les Huli, ce qui n'a rien d'étonnant puisqu'au moins cinq ethnologues ont longuement séjourné au sein de cette population depuis le milieu des années 50. Cette situation exceptionnelle permet par exemple à B. J. Allen de confronter ses propres données sur les modes de résidence à celles de R. Glasse recueillies vingt ans plus tôt (chap. IV). Pour ce qui est des relations entre les sexes (chap. X), J. Clark et J. Hughes apportent des faits nouveaux à un double titre : d'une part ils nous fournissent un point de vue « gynocentré » sur les transformations survenues dans la définition des rôles sexuels à Tari, ce qui reste une démarche encore peu fréquente ; d'autre part ils s'attachent aux effets de la prostitution sur les représentations de la pollution, que R. Glasse avait analysées à partir de discours masculins¹.

Par contraste, certains groupes (Ipili, Waka-Enga et Bogaia) ne font l'objet que d'une seule contribution. Paul Sillitoe (chap. V) cherche à identifier les diverses influences qui pourraient rendre compte des caractères culturels des 263 Bogaia qui occupent le sud du territoire duna. Situés au carrefour de quatre traditions (Mountain Ok à l'ouest, Duna à l'est, Tsinali au sud, Hewa au nord) et entretenant des relations de mariage et d'échange avec chacune de ces populations, les Bogaia constituent « une culture véritablement cosmopolite » (p. 184). Les mythes d'origine rendent parfaitement compte de cette situation puisqu'ils soulignent que la région, qui abritait déjà quelques habitants, fut également peuplée à partir des quatre points cardinaux.

A. Strathern (chap. II) se propose de montrer qu'il en est de même chez les Duna. Adoptant d'emblée un point de vue comparatif, l'auteur se livre à une analyse ethnohistorique du culte de fertilité *kira pulu* qui présente des points communs à la fois avec le culte *tege pulu* des Huli et avec les initiations rencontrées dans les groupes des Mountain Ok. Son hypothèse est que le culte duna constitue une « mosaïque de pratiques » (p. 89) qui révèle l'existence de microvariations d'éléments culturels à travers le temps et l'espace.

R. Glasse (chap. I) traite lui aussi d'un rituel où se combinaient traditionnellement des éléments propres à plusieurs groupes voisins (Huli, Duna et groupes du mont Bosavi). Le rituel *dindi gamu* était effectué afin de provoquer « the time of darkness », annonciateur, selon les Huli, d'une ère de prospérité extraordinaire. Cette croyance serait née à la suite de l'éruption volcanique de Long Island, dans la mer de Bismark, survenue dans la première moitié du XVIII^e siècle, et qui dégagea une telle quantité de poussière de cendres que l'obscurcissement de l'atmosphère fut sensible jusque dans les hautes terres de la Nouvelle-Guinée. L'auteur fait voir comment a pu naître et se développer récemment une forme de syncrétisme fondée sur l'interprétation du meurtre accidentel, lors d'un rite organisé en 1925, d'un jeune Duna, personnage indispensable du rituel huli : en 1979, un consensus s'était établi autour de l'idée que ce jeune garçon n'était autre que Jésus-Christ. R. Glasse souligne bien l'impossibilité de reconstruire pas à pas les conditions historiques qui pourraient expliquer cette identification (p. 80), et sa démarche s'apparente ainsi à une analyse interprétative du processus à l'œuvre dans l'apparition d'un phénomène syncrétique.

Ces deux articles collent au plus près du projet de l'organisatrice du volume : poser les bases d'une ethnologie ex-centrée, autrement dit qui s'intéresse plus particulièrement aux zones de frontière entre les groupes et à la façon dont les cultures se constituent et se transforment à travers les relations que ces groupes entretiennent. À la différence des recherches monographiques qui se situent le plus souvent au sein d'un présent dit ethnographique, ce type d'anthropologie est par essence historique (p. 45).

Cet ouvrage trouve sa place au sein des quelques études régionales sur la Nouvelle-Guinée parues depuis la fin des années 80². Comme elles, il renouvelle certaines questions que les spécialistes de cette région se posent depuis plusieurs décennies. En focalisant leur attention sur

les zones de frontière, les ethnologues opèrent un changement d'échelle qui rend caduque l'idée, implicite dans nombre de monographies, que les sociétés développent des formes d'organisation sociale ou des systèmes de représentations dont il est possible de rendre compte sans faire référence à ce qui se passe dans les groupes voisins. Le présent livre montre que cette vision des sociétés en tant qu'îlots culturels est inadéquate. Ce faisant, il devrait contribuer de façon significative à l'essor d'une anthropologie régionale dans la grande île.

Pascale Bonnemère
CNRS-CREDO, UMR 6574, Marseille

-
1. R. M. GLASSE, *Huli of Papoua. A Cognatic Descent System*, Paris-The Hague, Mouton, 1968 (« Cahiers de L'Homme », n. s. VIII).
 2. Voir notamment (par ordre chronologique) James F. WEINER, *Mountain Papuans. Historical and Comparative Perspectives from New Guinea Fringe Highlands Societies*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1988 ; N. LUTKEHAUS *et al.*, eds, *Sepik Heritage : Tradition and Change in Papua New Guinea*, Durham, NC, Carolina Academic Press ; A. STRATHERN & G. STÜRZENHOFECKER, eds, *Migration and Transformations. Regional Perspectives on New Guinea*, Pittsburgh-London, University of Pittsburgh Press, 1994.

Paula BROWN, *Beyond a Mountain Valley. The Simbu of Papua New Guinea*. Honolulu, University of Hawai'i Press, 1995, 296 p., gloss., bibl., index, carte.

Plutôt qu'un ouvrage d'ethnologie proprement dit, ce livre est, selon les propres termes de l'auteur, une « ethnohistoire des Simbu » (p.1). Il décrit les relations que les Simbu des hautes terres centrales de Papouasie-Nouvelle-Guinée ont entretenues avec le monde extérieur et analyse les changements fondamentaux qui ont affecté leur environnement social depuis la première expédition parvenue dans la région en 1933.

Paula Brown a souvent séjourné chez les Simbu entre 1958 et 1987, et ses travaux, fondés sur une vaste connaissance de cette culture, sont bien connus des spécialistes de la Mélanésie. Outre un ouvrage de synthèse sur les sociétés des hautes terres de Nouvelle-Guinée (*Highland Peoples of New Guinea*, 1978)¹, elle a publié une monographie (*The Chimbu*, Cambridge, Mass., Schenkman Publishing Company, 1972) ainsi qu'un grand nombre d'articles portant notamment sur l'organisation sociale et politique simbu².

Son analyse des événements qu'ont vécus les Simbu depuis l'arrivée des Blancs s'appuie sur les observations qu'elle a effectuées à différentes périodes, mais aussi sur les entretiens que des « assistants de recherche » simbu ont menés à partir d'une liste de questions qu'elle avait elle-même élaborée. C'est ainsi que l'on trouve dans l'ouvrage plusieurs extraits de ces entretiens avec des témoins de l'arrivée des premiers Blancs, des hommes devenus élus locaux ou des femmes jouant un rôle auprès des missions. Ce choix méthodologique permet notamment à l'auteur de comparer les points de vue portés sur un même événement à trente ans de distance. Par exemple, les récits des premiers contacts recueillis en 1958 ne disaient rien de la violence dont firent souvent preuve les fonctionnaires australiens, alors que toutes les narrations ultérieures mentionnent la peur qui tenaillait les Simbu devant la brutalité de ces inconnus. Certes, le temps a passé et l'éloignement de ces événements permet probablement d'en rendre compte plus paisiblement, mais on conçoit aisément que pour un Simbu il était plus naturel de commenter des sujets sensibles ou perçus comme tels devant des membres de son groupe ethnique, que devant l'ethnologue ou lors d'enquêtes de police.